

Un mot aussi, du petit kiosque construit avec des minéraux concassés, appartenant à nos différents échantillons de minerais. Ainsi les colonnes de ce kiosque étaient en quartz de la Nouvelle-Ecosse et de la Colombie-Anglaise ; les murs en albâtre dépoli blanc et rose. Pour donner la couleur verte aux feuilles d'érable qui ornaient son fronton, on se servit de phosphate de chaux. Le mot : Canada, était formé, sur la façade, au moyen de minerais de cuivre.

Ce kiosque renfermait un coffrefort contenant des lingots et de la poudre d'or du Yukon. Le tout, éclairé à la lumière électrique. L'on pouvait difficilement trouver mieux pour frapper l'imagination et donner une idée meilleure de l'importance et des richesses du Canada.

J'aimerais à vous peindre l'émerveillement causé par le Pavillon Canadien à l'Exposition Universelle de Milan ; tout ce que j'en écrirais, je le sens, resterait au-dessous de la réalité. Mais de tous les pavillons, je puis affirmer, sans exagération aucune et sans le vulgaire dessein de flagorner le gouvernement que ce fut celui du Canada qui fut le plus admiré et le plus visité.

Pour donner quelque idée de l'affluence qui s'y portait, je dirai, statistique en main, que dans une seule journée, 50,000 personnes, soit une moyenne de 432 personnes par cinq minutes, ont fait le tour du pavillon.

Plus de 250,000 brochures, imprimées en italien, en anglais et en allemand, contenant des données très exactes sur les industries, le sol, le climat et les productions du Canada ont été distribuées sur demande.

La plupart des visiteurs ignoraient qu'il y eût, de l'autre côté de l'Atlantique, un pays appelé Canada, presque aussi vaste que l'Europe, possédant en fait de minéraux, des richesses inépuisables, et plus de ressources agricoles qu'aucun autre pays du monde.

Ceux qui avaient entendu parler du Canada ne le reconnaissaient que comme un pays de neiges et de glaces, où les habitants devaient constamment se vêtir de fourrures, à la façon

des Esquimaux. Ils ont donc été frappés d'étonnement devant le grand nombre de nos industries, les productions variées de notre sol, attestant de conditions climatiques exceptionnellement belles et désirables.

L'ignorance des Européens relativement au Canada ne doit pas nous surprendre, si l'on considère que dans les livres et les cartes dont on se sert dans les écoles publiques, on trouve à peine une simple mention de notre pays. D'autre part, toutes les illustrations qui leur viennent de nous, ne représentant, pour la plupart, que des paysages d'hiver, justifient l'opinion qu'ils ont de notre climat. Heureusement, ces impressions défavorables s'effacent rapidement depuis les expositions successives qui ont eu lieu en Europe, et auxquelles nous avons participé, et ce résultat — entre mille autres plus importants encore — suffirait, cependant, pour dédommager le gouvernement canadien des dépenses qu'il encourt à ces diverses expositions.

Quant aux avantages matériels que le Canada devra retirer de ces expositions, il serait difficile d'en calculer l'étendue.

Pour ne parler que de celle de Milan, le gouvernement italien ayant vu les ressources de notre pays et compris les avantages immenses qu'il pourrait en retirer, a paru très désireux d'établir de fortes et durables relations commerciales avec le Canada. Les raisons qui militent en faveur de ces relations ne manquent pas. Pour n'en citer que quelques-unes : l'Italie ne possède pas une seule mine de charbon. Obligée d'aller chercher ailleurs le combustible dont elle a besoin, elle a acheté, l'an dernier, en Angleterre, plus de quatre millions de tonnes de charbon. Pourquoi ne viendrait-elle pas s'approvisionner à nos inépuisables houillères ?

Dé plus, l'Italie a acheté à l'étranger, en une seule année, huit cent mille tonnes de fonte. Elle la trouvera, chez nous, en très grandes quantités.

Son sol, appauvri par une culture de plusieurs centaines d'années, a besoin de fertilisation. Jusqu'ici, elle a dû prendre ailleurs, et payer très cher, les engrais, dont elle se sert pour le nourrir ; le cultivateur italien ne pouvait s'empêcher de regarder d'un oeil d'envie notre superbe exposition de phosphate de chaux qui lui serait d'une si grande utilité pour ses terres, si des relations commerciales entre son pays et le nôtre lui permettaient de l'importer à des prix de revient relativement peu élevés.

Il en est de même d'une grande quantité de nos produits : le bois, par exemple. Les fabricants italiens d'instruments de musique souhaitent notre érable piqué dont ils se serviraient avec tant d'avantage dans la fabrication des boîtes de violons, tables d'harmonie, etc.

On a reçu au pavillon canadien de nombreuses demandes pour le bois de merisier, de frêne, de bouleau, de hêtre, de sapin qu'on appelle, en Europe, pitchpin, qu'on voulait faire servir à la fabrication des plus beaux meubles.

Le peuple italien est très friand de poisson, dont il fait d'ailleurs, à cause de la rareté et de la cherté de la viande, une énorme consommation.

Malheureusement pour eux, ils sont obligés de l'importer en grande partie. Les eaux de la Méditerranée sont chaudes, le poisson une fois retiré des filets, ne peut demeurer longtemps en bon état de conservation. Quand la pêche est abondante, le poisson est déjà gâté avant qu'on ait pu le saler, et les appareils frigorifiques sont inconnus en Italie.

Quelle source de revenus pour le Canada amènerait un commerce direct avec l'Italie ! Ces produits que je viens d'énumérer — et que d'autres encore — trouveraient sur les marchés italiens un débouché dont on ne saurait exagérer ni les avantages, ni les profits.

L'Exposition canadienne, à Milan, a été l'objet des commentaires les plus favorables et les plus élogieux de la part de la presse italienne.

C'est avec plaisir que j'enregistre ici, parmi les journalistes les plus dis-